

Utilité des lettres, selon Érasme

Benoît Beaulieu

Volume 4, Number 2, août 1971

Orientations de la pensée au XVI^e siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500180ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500180ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaulieu, B. (1971). Utilité des lettres, selon Érasme. *Études littéraires*, 4(2), 163–174. <https://doi.org/10.7202/500180ar>

UTILITÉ DES LETTRES, SELON ÉRASME

benoît beaulieu

C'est particulièrement dans son dialogue *Ciceronianus* qu'Érasme s'est fait le champion de la liberté créatrice contre l'artifice littéraire faussant les réalités de la vie et de l'âme. À maintes reprises, Érasme y dénonce ceux qu'il appelle « les singes de Cicéron »¹. Il nie que le discours antique aux formes sublimes ait déjà dit tout ce qu'on peut connaître. Son admiration pour l'ancienne rhétorique ne l'empêche pas d'exiger qu'elle s'adapte aux nouvelles réalités, qu'elle apprenne à déborder le jeu des mots pour atteindre la « moelle » des idées et des faits.

Le Ciceronianus tout entier est un plaidoyer pour une littérature qui s'occupe sérieusement de la réalité. Cette conception entraîne pour l'écrivain le droit à un art qui soit son expression personnelle plutôt qu'une imitation factice ; le moyen lui en sera fourni par la formation d'un style qui lui soit propre, et en même temps plus apte à communiquer les réalités qui le touchent. Nous pouvons constater qu'Érasme renonce au « perfectionnisme », à une certaine beauté formelle absolue, à l'art pour l'art. Alors que les humanistes italiens tiennent encore l'homme au parler le plus beau comme celui qui réalise la perfection de l'orateur, on peut dire que désormais, selon Érasme, la palme revient à un nouveau critère, celui de l'utilité.

□ □ □

À vrai dire cette poursuite de l'utilité était un fait nouveau surtout en littérature, étant donné qu'elle entraînait en lutte avec l'idéal antique de la beauté pure. Dans d'autres domaines, Érasme trouvait des devanciers. Au Moyen Âge, on commandait des portraits pour toutes sortes de raisons, mais à coup

¹ LB, I, 994 C. *Ciceronianus*. Le sigle LB renvoie conventionnellement aux dix tomes des *Opera omnia* d'Érasme, Lugduni Batavorum, F. Van der Aa, 1703-1706. Le chiffre I désigne le tome en question, 994 indique la colonne, la lettre C détermine le paragraphe.

sûr bien rarement pour avoir un chef-d'œuvre. Le portrait notamment permettait aux fiancés de faire connaissance. « Lorsqu'on veut marier le jeune Charles VI, on hésite entre trois duchesses dont l'une est bavaroise, l'autre autrichienne et la troisième lorraine. Un peintre de talent est envoyé aux trois cours : trois portraits sont présentés au roi qui choisit la jeune Isabeau de Bavière, la jugeant de beaucoup la plus belle² ». Plus près d'Érasme, il faut sans doute reconnaître dans son utilitarisme une survivance de l'esprit de Gérard Groote, celui de la « dévotion moderne », tourné avant tout vers l'action pratique et la perfection individuelle.

C'est d'abord sa vie elle-même qu'Érasme a considérée comme une affaire de service et d'utilité. En 1514 il écrit une longue lettre à son prieur Servatius Roger pour l'informer qu'il a définitivement quitté le couvent et qu'il a bien l'intention de n'y pas retourner ; la principale raison donnée est l'obligation de poursuivre ici et là ses travaux, jugés « fort utiles » par tant de personnalités reconnues³. Pour son ami Martin Dorp, Érasme résume ainsi l'intention de son œuvre : « Tandis que nous voyons même de grands hommes abuser de leur culture pour donner libre cours à leurs passions, l'un chantant ses ineptes amours, un autre flattant ceux qu'il veut amadouer, . . . moi, j'ai toujours visé à être, si je le pouvais, utile ; ou sinon, à ne blesser personne⁴ ».

S'il fallait chercher une loi d'unité et comme un dénominateur commun à tous les écrits d'Érasme, c'est assurément le souci d'une large utilité qui l'emporterait. « Un dessein bien défini, moral, social ou politique, préside à tous ses livres, et à ce dessein les considérations d'art sont toujours subordonnées⁵ ». Érasme a la conviction que même les petits sujets, ces « leptologemata » que Budé lui reprochera tant, sont souvent les plus efficaces, car ils ne rebutent pas le lecteur modeste, et, le mettant insensiblement en confiance, sont propres à lui ouvrir incidemment de plus profondes perspectives.

² J. Huizinga, *Le Déclin du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1961, p. 307.

³ Allen, I, 296, 145-170. Référence conventionnelle aux onze volumes de la correspondance d'Érasme publiée par P.S. Allen, *Opus epistolarum Erasmi*, 1906-1947. I désigne le tome, 296 indique le numéro de la lettre, 145-170 précise les lignes.

⁴ Allen, II, 337, 35-42.

⁵ Marcel Bataillon, *Érasme et l'Espagne*, Paris, Droz, 1937, p. 655.

En dédiant ses *Apophtegmes* au jeune Guillaume, duc de Clèves, Érasme pense être utile à bien d'autres écoliers : « Si ce travail, écrit-il au duc, est en dessous de tes progrès, (certes je le souhaiterais), je sais cependant qu'il ne te déplaira pas de le voir apporter, grâce à toi, quelque service aux études communes des jeunes gens⁶ ». Le même point de vue est souligné devant le pape Léon X, dans la dédicace du *Nouveau Testament* : « Si je ne m'abuse, dit Érasme, cette œuvre procurera au temple du Seigneur, sinon beaucoup de splendeur, du moins beaucoup d'utilité⁷ ». L'amour jaloux de l'écrivain pour son œuvre, il est prêt à le fouler aux pieds si nécessaire, et il déclare « qu'il n'aurait nullement écrit l'*Éloge de la folie*, s'il avait prévu la tempête qui s'élèverait par la suite⁸ ».

La tendance d'Érasme à des fins d'ordre utilitaire lui fait enrégimenter tous les moyens à la disposition de l'artiste. Il entend l'esthétique dans le sens primitif du terme, une méthode qui s'efforce d'agir sur les émotions du public afin de l'influencer dans une direction déterminée. C'est ainsi qu'il excuse certaines libertés des *Colloques* :

Les médecins n'accordent pas toujours aux malades les aliments les plus salubres ; ils leur accordent quelquefois ceux qui excitent davantage leur appétit. J'ai voulu de même attirer par cette sorte d'appât le jeune âge, qui se laisse prendre plus aisément aux choses agréables qu'aux choses sérieuses et sensées⁹.

De même, si l'*Éloge de la folie* utilise un « style enjoué », c'est que le plaisir allèche le lecteur et, après l'avoir alléché, le retient : « quel moyen plus facile, demande Érasme, pouvait-on imaginer de remédier aux communs maux de l'humanité¹⁰ ? ».

Parmi les moyens esthétiques employés par Érasme, celui qui frappe davantage le lecteur est sans doute l'ironie, la

⁶ Allen, IX, 2431, 305-308.

⁷ Allen, II, 384, 37-39.

⁸ LB, X, 1559 F. *Praestigiarum detectio*.

⁹ LB, I, 901 D. *De l'utilité des Colloques*.

¹⁰ Allen, II, 337, 225-231.

célèbre ironie érasmiennne. Ici encore il convient de souligner le caractère volontairement utilitaire du procédé. On a fait remarquer le goût d'Érasme pour les termes rares, poétiques ou archaïques, qu'il est allé dénicher dans Plaute, ou même Aulu-Gelle¹¹ ; leur emploi a pour but de narguer les cicéroniens et de railler leur balourdise et leur myopie. Le sourire de l'humaniste persiste derrière la correction infligée, derrière le masque de l'ironie.

Cette ironie est d'ailleurs, par sa finesse et sa portée, à la source de bien des erreurs concernant l'interprétation d'Érasme. « Il faut tenir compte, nous avertit un de ses biographes, que nous n'avons ni entendu le *ton* des paroles d'Érasme, ni vu son sourire¹² ». C'est ainsi qu'un critique célèbre¹³ a voulu voir Érasme partisan ou fondateur d'une « troisième Église », parce qu'il écrit un jour à Luther : « Je supporte cette Église (romaine) jusqu'au jour où j'en verrai *une* meilleure¹⁴ ». L'ironie érasmiennne sous-entend à l'adresse de Luther : ce n'est certes pas le cas pour ton église. Que l'allusion d'Érasme soit une pointe dirigée dans ce sens, c'est ce qui ressort clairement et du contexte, et d'une lettre contemporaine où Érasme emploie les mêmes termes, déclarant au surplus l'Église de Rome « la meilleure », et faisant une nette comparaison avec celle de Luther¹⁵. On obtiendrait d'ailleurs une traduction plus stricte de la phrase incriminée en la rendant plutôt comme suit : « Je supporte cette Église, jusqu'au jour où je *la* verrai meilleure¹⁶ ». Parmi les moyens qui servent d'office à Érasme, l'ironie en est un non négligeable, et facilement sous-jacent.

On relève chez les critiques d'autres erreurs découlant encore de la même cause : ils semblent ignorer la primauté accordée par Érasme à l'utilité sur l'art. L'un déclare que l'auteur des *Adages* « mit plus d'effort à les colliger et de

¹¹ J.C. Margolin, *Érasme. — Declamatio de pueris*, Genève, Droz, 1966, p. 604.

¹² J. Huizinga, *Érasme*, Paris, Gallimard, 1955, p. 209.

¹³ Augustin Renaudet, *Érasme et l'Italie*, Genève, Droz, 1954, pp. 175 sq.

¹⁴ LB, X, 1258 A. *Hyperaspistes*, I.

¹⁵ Allen, VI, 1640, 26-29.

¹⁶ Cf. Henri de Lubac, *Exégèse médiévale*, Paris, Aubier, 1964, II, 2, pp. 468 sq.

sel à les interpréter, qu'il ne montra de jugement dans leur sélection¹⁷ ». Un autre nous avertit qu'Érasme « force l'entrée des *Adages* au profit de beaucoup d'expressions qui ne sont proprement que des métaphores ou des allusions ; il ne remplit pas seulement le cadre de son ouvrage, il le déborde¹⁸ ». Érasme avait répondu par anticipation : « Le motif d'utilité l'a emporté, car je voyais que ce travail était très utile tant pour nettoyer les fautes de copistes que pour écarter les difficultés devant lesquelles s'arrêtaient souvent les gens médiocrement instruits¹⁹ ». Les *Adages* sont le fruit de la lecture d'innombrables textes grecs et latins qui n'avaient pas encore été publiés dans des éditions correctes et d'un maniement commode ; c'est l'érudition faisant ses preuves d'utilité sociale ; c'est la pensée antique servant à l'éducation de la pensée moderne.

À ceux qui le critiqueraient parce que ses *Adages* ne sentiraient pas assez « le fini », Érasme fournit la même excuse : « Nous n'avons rien eu en vue, sinon d'être utile au lecteur²⁰ ». À la fin de l'adage « *Scarabeus aquilam quaerit* », adage qui couvre quinze colonnes de l'édition de Leyde, Érasme écrit, pour expliquer cette longueur insolite : « Il y a des gens à qui je semble pauvre et sec dans mon explication ; ils estiment en effet que ce qui est magnifique vraiment, c'est d'allonger un volume à l'infini. À ceux-là il m'a plu de montrer que, dans les autres adages, c'est à dessein que je suis plutôt bref²¹ ».

Il va de soi que le critère de l'utilité est étendu par Érasme aux objectifs pédagogiques, il est lié au rôle de l'éducation. Budé un jour lui manifeste son étonnement de le voir dépenser tant de talent pour des sujets insignifiants²² ; lui-même préfère le livre scientifique un peu massif, sérieux, voire rébarbatif. Érasme rétorque qu'il est avant tout soucieux d'efficacité pédagogique, et il pense qu'à cet égard les ouvrages maniables, simples, au titre modeste, voire attrayant, sont les

¹⁷ Émile Chasle, *De Adagiis*, Paris, Didier, 1862, p. 8.

¹⁸ Gaston Feugère, *Érasme. — Étude sur sa vie et ses ouvrages*, Paris, Hachette, 1874, p. 423.

¹⁹ LB, II, p. I, *À tous les philologues*.

²⁰ LB, II, 715 C. *Adages*.

²¹ LB, II, 883 C. *Adages*.

²² Allen, II, 403.

meilleurs ²³. « Enfin, conclut-il, pour qui vise uniquement, non à attirer l'attention, mais à rendre service, l'éclat des matières importe moins que leur utilité ²⁴ ».

Pour désigner la culture et sa valeur éducative, Érasme ne parle pas de « belles-lettres », mais de « bonnes lettres » ; il est important de relever ce terme favori de son vocabulaire, qui est le signe de sa pensée profonde : la véritable culture n'est pas limitée au « beau », elle est utile pour acquérir « l'honnête » et la vertu. Dans les *Adages*, Érasme entend recueillir moins l'élite des belles phrases que la fleur de la sagesse antique ; d'après le *Banquet Poétique*, l'esprit de l'homme cultivé par les « bonnes lettres » produit d'innombrables vertus, tandis que l'esprit inculte s'encombre de vices de toutes sortes ²⁵ ; le colloque *Puerpera* nous avertit d'habituer nos oreilles à ouïr toutes choses, mais à ne transmettre à l'âme que les bonnes ²⁶ ; les convives du *Banquet Religieux* font leurs adieux en souhaitant que leur conversation les laisse meilleurs et plus instruits ²⁷ ; enfin, dans l'*Institution du prince chrétien*, la volonté d'Érasme est « que le prince, chaque fois qu'il prendra en main un livre, le prenne dans l'intention non de se délecter, mais de sortir meilleur de sa lecture ²⁸ ». Partout, en un mot, la culture intellectuelle est liée à la culture morale, l'élégance littéraire est au service de la vertu chrétienne.

Ce nouvel aspect de l'utilité l'emporte, dans les visées d'Érasme, sur le soin de sa propre renommée. Il écrit à un ami : « Je ne me soucie nullement d'être loué pour ma science ou pour mon éloquence ; cela seul me plaira vraiment que quelqu'un soit rendu meilleur par mes écrits [...] ²⁹ ». Il faut croire qu'Érasme n'épousait pas « la notion de la gloire littéraire à laquelle les humanistes feraient un tel succès, et qui est le test le plus révélateur de la Renaissance ³⁰ », selon Louis Bouyer. Quand le *Ciceronianus* traite de la gloire littéraire,

²³ Allen, II, 421.

²⁴ Allen, II, 480.

²⁵ LB, I, 727 D. *Colloques*.

²⁶ LB, I, 699 A. *Colloques*.

²⁷ LB, I, 688 C. *Colloques*.

²⁸ LB, IV, 589 A. *Institution du prince chrétien*.

²⁹ Allen, III, 876, 5-7.

³⁰ Louis Bouyer, *Autour d'Érasme*, Paris, éd. du Cerf, 1955, p. 17.

c'est pour mettre l'accent non pas tant sur l'écrivain, mais plutôt sur l'utilité de ses écrits ; l'auteur conçoit cette gloire non comme une perpétuation du nom de l'homme, mais comme une perpétuation de son œuvre ³¹.

Érasme apprend qu'un inconnu a publié des adages en pillant son œuvre sans jamais le citer : on pourrait croire qu'il va se plaindre du procédé discourtois. « L'utilité publique des études, écrit-il là-dessus, compte davantage pour moi que l'intérêt de mon nom ³² ». Il est lui-même étonné du succès foudroyant de l'*Éloge de la folie*, et aussi vaguement inquiet : « qu'est-ce que tout ce qu'on appelle communément la gloire, se demande-t-il, sinon un mot absolument vide que nous a légué le paganisme ? Il est resté plus d'une expression de ce genre chez les chrétiens, qui appellent immortalité la réputation qu'on laisse à la postérité, et vertu le goût des lettres quelles qu'elles soient ³³ ». Cela ne l'empêche pas de constater que « dans les affaires humaines, s'il y a quelque chose de durable, ce sont bien les lettres ³⁴ », mais leur esthétique est subordonnée à leur utilité.

Est-il besoin de faire remarquer que cette conception avant tout utilitaire de l'art pouvait entraîner de sérieux inconvénients ? Érasme est le premier à s'en rendre compte, et à se plaindre à un ami de l'aridité inhérente à ses travaux forcés littéraires :

Je vais t'avouer ce qui nuit un peu à mon style. Tu sais que celui-ci est vivifié par la lecture comme la terre par la fumure ; or on laisse la terre en jachère un an sur deux de peur de la rendre stérile par une culture continue. Et voici déjà de nombreuses années que j'épuise, en le cultivant sans relâche, ce fonds dont le sol est naturellement maigre et ingrat, sans lui accorder de trêve, sans le délasser par la lecture. Car la lecture précipitée qui m'a permis d'amasser les matériaux des *Adages* et des *Annotations au Nouveau Testament* est si loin de vivifier l'intelligence qu'il n'est même à peu près rien de plus nuisible à la mémoire et à la pénétration ³⁵.

³¹ LB, I, 974 C. *Ciceronianus*.

³² LB, II, 17 A. *Adages*.

³³ Allen, II, 337, 28-31.

³⁴ Allen, I, 152, 11-12.

³⁵ Allen, II, 531.

Pour la même raison d'utilité, l'auteur des *Adages* est amené parfois à en donner des interprétations un peu forcées, si cela convient à ses visées. Quand il traite de l'amitié, Érasme prend comme modèle l'aigle « qui ne fait aucun mal à nos semblables ; on prétend même qu'il brûle d'une flamme amoureuse pour certaines jeunes filles ³⁶ ». Mais est-il question des tyrans et des mauvais rois, le pauvre aigle, emblème de leur rapacité, devient « un oiseau monstrueux, un animal qui n'a aucun ami, qui est ennemi de tous ³⁷ ».

Pour avoir ignoré le fil conducteur du travail d'Érasme, des lecteurs ont aussi été amenés à critiquer l'absence de la sagesse chrétienne dans les *Adages*. Érasme a vu le danger et s'en est expliqué le plus nettement possible :

Parmi les proverbes évangéliques, il ne m'a pas paru bon d'en rapporter plusieurs, d'une part parce que certaines gens trop adonnés aux études poétiques estiment peu élégant tout ce qui sent les Lettres sacrées ; d'autre part parce que je voyais ces proverbes évangéliques assez bien connus de chacun. Mais c'est surtout parce que je craignais que quelque homme pieux n'estimât que je faisais injure aux Lettres divines si je les mélangeais ici et là à ce travail ³⁸.

Érasme a si bien voulu être utile à tout le monde que, reprochant leurs vices ou leurs erreurs aux « extrémistes » de droite et de gauche, il s'est fait injurier par les uns et par les autres. Sous prétexte qu'il a prêché la conciliation, on l'a accusé de louvoyer, de ménager la chèvre et le chou. Des biographes ont tellement insisté sur un aspect très moderne de son œuvre, la critique de la société, qu'ils ont pu, en se rappelant aussi l'immense correspondance d'Érasme, le rapprocher de Voltaire ; le rapprochement est peut-être valable pour le style, mais pour le reste il constitue un dangereux contresens, comme bien d'autres tentatives d'interprétation d'Érasme.

Un chef d'accusation plus aigu a été porté contre la conception esthétique d'Érasme : en astreignant le livre à des préoccupations notablement utilitaires, ne tendait-il pas, plutôt qu'à son épanouissement, à la négation même de l'art

³⁶ LB, I, 875 A. *Colloques*.

³⁷ LB, II, 869-883. *Adages*.

³⁸ LB, II, 948 B. *Adages*.

littéraire ? On peut remarquer d'abord, en reprenant la comparaison avec Voltaire, que s'il existe un livre « engagé » c'est bien *Candide*, et pourtant personne ne lui dénie une haute valeur artistique. Après tout, au dire de Mauriac, « Paul Valéry lui-même ne travaillait guère que sur commande ³⁹ ». Le « mouvement de mai 1968 » a reproché justement à la « beauté formelle d'entraîner la conception du monde clos et protégé, où l'on se devait de maintenir l'enfant et l'adolescent ⁴⁰ ». Peut-être aussi est-ce l'occasion de rapporter cette boutade d'un humoriste : « La libre-pensée, de nos jours, n'est guère plus libre que l'autre ⁴¹ », tant il est vrai qu'on peut se leurrer de préjugés sur les notions d'engagement ou de gratuité en art.

Ce n'est d'ailleurs pas la beauté qui laisserait Érasme insensible, nous le savons bien, mais justement, pour lui, la beauté atteint sa plénitude lorsqu'elle est perçue comme telle par l'homme :

Quel spectacle charme davantage, la rose radieuse et gonflée de suc sur le rameau, ou la fleur cueillie et qui se flétrit peu à peu ? — J'estime que la rose qui se fane aux doigts de l'homme, dont elle réjouit pendant ce temps la vue et l'odorat, est plus heureuse que celle qui vieillit sur tige et qui elle-même est appelée à se flétrir un jour ⁴².

Le *Ciceronianus* esquisse d'ailleurs une différence entre divers domaines d'art :

Il est plus beau d'être Phidias que d'être un bibliothécaire ou un cuisinier, quoique les travaux de ces derniers soient plus nécessaires à l'État que les statues de Phidias

L'art des peintres et des sculpteurs a été créé pour charmer la vue, et lorsqu'il remplit ce rôle il a atteint son but. L'éloquence qui ne fait que charmer n'est pas une éloquence ⁴³.

³⁹ In Albert-Marie Schmidt, *Études sur le XVI^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1967, p. 8.

⁴⁰ Cyrille Arnavon, *Précis et procès des humanités*, Paris, Hachette, 1968, p. 107.

⁴¹ Claude Jamet, *Un homme et des femmes*, Paris, Buchet-Chastel, 1968, p. 219.

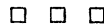
⁴² LB, I, 695 F. *Colloques*.

⁴³ LB, I, 1004 B. *Ciceronianus*.

C'est pourquoi Érasme s'en prend aux « singes de Cicéron », qui obscurcissent le nom même de leur idole dont l'éloquence, en son temps, voulut être utile. Chez eux, le sentiment et la pensée le cèdent à l'habileté, aux formes creuses et brillantes ; ils y voient le seul critère de la beauté, de même que, dit-on, beaucoup de montagnards le placent dans l'altitude.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de justifier ou non la prise de position d'Érasme. Observons pourtant que du Bellay, dans la *Deffence*, met au premier rang l'art et l'illustration ; il propose l'Italie moderne comme modèle d'imitation à titre d'égalité avec la Grèce et Rome. Érasme, lui, revendique la liberté face à l'imitation, et « il réduit l'éclat de la Rome contemporaine aux proportions d'un petit cénacle d'antiquaires⁴⁴ ». Pour trouver quelque chose de comparable chez du Bellay, il faut attendre le voyage de Rome : quand viendra l'heure des *Regrets*, on verra du Bellay se rallier à Érasme et même le dépasser dans la critique du clinquant artistique.

La position utilitaire d'Érasme débouche sur une valeur morale de l'art, et une valeur morale chrétienne. « Si je niais être en faveur des bonnes lettres, écrit-il, je mentirais parfaitement ; mais pourtant je suis en faveur des bonnes lettres de façon à vouloir qu'elles servent à la gloire du Christ⁴⁵ ; car ces lettres muettes passent dans les mœurs et les sentiments, surtout si elles rencontrent un esprit enclin à quelque vice⁴⁶ ». Après toutes ses déclarations positives, on imagine le sourire à juste titre ironique d'Érasme s'il avait pu lire dans Sainte-Beuve qu'il est « né neutre⁴⁷ », et dans Julien Green qu'il est « impossible de se tenir à l'écart comme Érasme⁴⁸ ».



Avec le *Ciceronianus*, un souffle nouveau s'est fait sentir dans l'étude littéraire, qui ne pourra plus se réclamer d'une gratuité aristocratique ou d'une sérénité olympienne. La beauté

44 Gérard Michel, *Étude sur le « Ciceronianus » d'Érasme*, thèse, Paris, Sorbonne, 1951, p. 247.

45 Allen, IV, 1167, 36-38.

46 LB, IV, 587 D. *Institution du prince chrétien*.

47 Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, Paris, Garnier, 1857, I, p. 240.

48 Julien Green, *Journal*, Paris, Plon, 1961, p. 975.

des œuvres anciennes, leur pittoresque pur importe moins à Érasme que leur vérité. Croyant lui-même avoir un message à livrer, il fait confiance au langage pour le mettre au service de l'homme. Cependant, à la conception des cicéroniens qui font du mot non pas un signe, mais une chose à valeur fixe, déterminée depuis toujours, Érasme réplique en soumettant le problème des nouvelles réalités à exprimer : « De combien de milliers de choses nous avons souvent à parler, et que Cicéron n'a même pas imaginées en rêve ⁴⁹ ? »

Ce souci de coller à la réalité explique qu'il y ait à peine trace dans l'œuvre d'Érasme du pédantisme mythologique qu'il a attaqué avec tant d'énergie. Certes, il n'a pas toujours su s'en défendre lui-même, tant il est impossible de ne pas respirer l'air où l'on vit ; mais quel écart à ce point de vue entre lui et un Ronsard ! Pour l'auteur des *Adages*, les mots sont des sources, mais aussi des tombeaux dont il faut savoir rouler la pierre. À l'inverse des cicéroniens pour qui ce sont les lexiques et les formulaires qui servent de lien entre eux et leurs semblables, Érasme ne craint pas de créer des vocables nouveaux ; il a conscience qu'après quinze siècles d'histoire, le latin de Cicéron ne peut pas exprimer de façon adéquate les idées nouvelles, ou simplement les institutions, les coutumes, les objets qui n'existaient pas de son temps.

Partisan d'une tradition, mais d'une tradition en évolution, Érasme rejette l'idée d'un « moment privilégié » exclusif, fût-ce celui de Cicéron. Esprit ouvert aux nouveautés qui lui paraissent valables, il n'ignore pas cependant que « les hommes ont coutume, tant pour toutes choses que pour les études en particulier, d'être toujours choqués par la nouveauté ⁵⁰ ». Aux universitaires en place qui se plaindront des perturbations apportées dans l'enseignement par les études nouvelles, il fera cette réponse révolutionnaire : « Qui a jamais vu les choses humaines s'améliorer sans un bouleversement général ⁵¹ »

Selon Érasme, « celui qui accommodera aux choses présentes les fruits recueillis de toutes ses études, celui-là aura

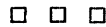
⁴⁹ LB, I, 987 E. *Ciceronianus*.

⁵⁰ Allen, II, 373, 39-40.

⁵¹ Allen, VII, 1805, 214-215.

un certain droit à briguer le surnom de cicéronien ⁵² ». Sa critique désavoue l'inspiration trop souvent livresque d'une partie de la littérature de la Renaissance. Contre les affectations académiques et conventionnelles du langage et de la pensée, Érasme affirmait le droit d'une pensée librement instruite par la réflexion et l'étude, le devoir d'une expression avant tout soucieuse de bien traduire la pensée, en un mot une éthique de sincérité et de vérité à la fois humaine et chrétienne. Doublant ainsi son esthétique d'une éthique, l'humaniste chrétien, sans rien renier des prestiges de l'art, pensait, à tort ou avec raison, pouvoir le mettre au service et des humains et de sa foi.

Université Laval



⁵² LB, I, 1001 E. *Ciceronianus*.